

Grammaires intimes. Langage, subjectivité et genre : discussion anthropologique et psychanalytique

Elizabeth A. Povinelli

Volume 23, Number 3, 1999

L'ethnolinguistique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015620ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015620ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Povinelli, E. A. (1999). Grammaires intimes. Langage, subjectivité et genre : discussion anthropologique et psychanalytique. *Anthropologie et Sociétés*, 23(3), 121–147. <https://doi.org/10.7202/015620ar>

Article abstract

ABSTRACT

Intimate Grammars : Anthropological and Psychoanalytical Accounts of Language, Subjectivity, and Gender

This essay discusses metapragmatic and psychoanalytic understandings of language, gender and desire. It discusses the challenge each disciplinary approach to language, gender and desire poses to the other. It argues that a robust theory of language and gender necessitates we view subjectivity as an order of phenomenon distinct, if only extractible, from semantic and pragmatic orders of linguistic phenomena. And it argues that when language structure and usage is viewed from the point-of-view of the subject, they are seen to carry in their signal form, function, and capacity the condition of being the communicative medium of a particular form of beings, a human being who must become speaking subject. The essay suggests two modest proposals as a way of beginning to understand the interrelationship between language and subjectivity. It begins with a very brief overview of contemporary linguistic anthropological approaches to gender and sexuality. It then describes the intimate grammar of speaking-subjects by articulating recent work in metapragmatics and gender with a psychoanalytically inspired account of subjectivity and desire.

Key words : Povinelli, language, gender, metapragmatics, psychoanalysis, subjectivity

GRAMMAIRES INTIMES

Langage, subjectivité et genre :
discussion anthropologique et psychanalytique



Elizabeth A. Povinelli

One is not born

[but rather]

One becomes

[a woman]

To become

[undone]

again

Loco motion

La chaleur du désert est oppressante. Autour de la bouche, des narines et des yeux, la présence harcelante des mouches. Nous sommes en 1896. Baldwin Spencer et Frank Gillen campent tout juste à l'ouest d'Alice Springs, en Australie. Gillen a invité les Aranda, hommes et femmes, et les Aborigènes voisins à se réunir non loin de là pour donner en représentation le répertoire de leurs rituels en échange de nourriture, de tabac, de thé et de protection contre les éleveurs et la police. Baldwin Spencer est zoologiste, Frank Gillen est télégraphiste. Les deux hommes aspirent à devenir les chefs de file intellectuels de l'anthropologie australienne naissante. Alors tous les jours, ils dirigent des photographes, griffonnent des notes, s'assoient auprès de vieux Aranda aujourd'hui sans noms qui, assis eux-mêmes, se débattent pour répondre aux flots de questions que leur lancent Spencer et Gillen au sujet des cérémonies qu'ils célèbrent. Spencer et Gillen se réjouissaient de transpirer, d'aspirer des mouches, d'étirer leurs jambes engourdis. Ils connaissaient la nature inédite du spectacle dont ils étaient témoins. Devant eux se déroulait vraisemblablement le corpus entier de la culture masculine du désert central australien. À partir de ces prestations, Spencer et Gillen allaient publier en 1899 un ouvrage ethnographique qui deviendrait la pierre angulaire de la génération suivante d'aspirants anthropologues (voir Stocking 1995 : 94-98).

Par moments, Spencer et Gillen ont dû lever les yeux de leurs écrits et promener leur regard sur les abdomens distendus des enfants et les dos ravagés par la chevrotonne des hommes et des femmes aranda. Lorsque Spencer posait sur le sol ses allumettes de cire pour aider ses informateurs aranda à tracer leurs généalogies, il a dû entendre les récits complets ou fragmentaires des épidémies, des

empoisonnements et des massacres qui expliquaient pourquoi tant d'arbres généalogiques aranda présentaient des branches sans issue. Mais *Native Tribes of Central Australia*, ne s'intéresse pas à ces corps scandaleusement maltraités. L'ouvrage se préoccupe plutôt de ce que ses auteurs et la jeune nation australienne de colons considéraient comme le scandale moral des pratiques rituelles aborigènes. Le texte fait écho à l'anxiété publique concernant la secrète vérité des *corroborees*, dont faisaient mention toutes sortes d'écrits médiatisés : journaux, relations populaires de la vie de colons, ethnographies d'amateurs. Les *corroborees*, fêtes sacrées des hommes, comportaient de la sexualité de groupe. Oui, écrivent Spencer et Gillen, il est vrai,

considerable license is allowed on certain occasions, when a large number of men and women are gathered together to perform certain corroborees. [...] Every day two or three women are told off to attend at the corroboree ground, and, with the exception of men who stand in relation to them of actual father, brother, or sons, they are, for the time being, common property to all the men present on the corroboree ground.

Spencer et Gillen (1899 : 97)

Spencer, Gillen et la plupart de leurs successeurs trouvaient évident que ce qu'ils avaient vu (ou ce dont ils avaient entendu parler) était « du sexe » entre « hommes » et « femmes » ; que lorsqu'eux-mêmes ou les Aranda désignaient du doigt un acte sexuel, tous désignaient du doigt le même champ d'action ; que cet acte comportait une syntaxe sociale, celle d'hommes exploitant sexuellement les femmes ; et, enfin, que l'on pouvait tirer de cette activité sexuelle la hiérarchie indigène des genres. Et bien que Spencer et Gillen aient pris part au paradigme relativiste qui commençait à poindre dans les sciences sociales, ils définissaient sans sourciller ce qu'était pour eux une relation sexuelle normale : « The first is the normal one, when the woman is the private property of one man, and no one without his consent can have access to her » (*ibid.* : 98).

Il peut paraître singulier de commencer une revue des études contemporaines du langage, du genre et de la sexualité par l'histoire d'un scandale sexuel. Pour beaucoup, il serait plus étrange encore que cette présentation débute par l'interprétation des textes de Spencer et Gillen selon Sigmund Freud ou par l'interprétation freudienne du symbolisme phallogocentrique des rituels aranda selon Geza Roheim ou encore par « La signification du phallus » de Lacan. De nombreux spécialistes contemporains du langage s'insurgent contre l'enchevêtrement inextricable de théorie sociale, de philosophie continentale et de modèles désuets empruntés à la linguistique postsaussurienne, enchevêtrement sur lequel s'appuie la psychanalyse, surtout lacanienne, et qu'elle reprend à son compte ; contre l'extrapolation d'une économie psychique universelle à partir de structures langagières particulières aux Européens ; et contre la fusion des aspects textuels et élocutoires de la dénotation et de la prédication.

Ces grincements de dents se font entendre même si, et peut-être parce que, de nombreux chercheurs qui s'intéressent au genre et à la sexualité en anthropologie du langage partagent avec la psychanalyse lacanienne une certaine généalogie intellectuelle commune et semblent partager certains intérêts intellectuels. En

particulier, ils cherchent à comprendre comment les sujets caractérisés par leur genre et leur sexe (en gros, les hommes et les femmes) deviennent comme tels des sujets de leur genre et de leur sexe à travers le langage, comment ces sujets en viennent à avoir des désirs et comment ces désirs sont aménagés de façon à la fois normative et non normative. De plus, la notion de l'inconscient est essentielle dans les explications qu'ont produites la psychanalyse et l'anthropologie du langage sur la façon dont le langage élabore des cadres normatifs et créatifs du social. L'anthropologie du langage nord-américaine a abordé la question de l'inconscient du point de vue du signe : elle demande comment les formes sémiotiques permettent et restreignent la compréhension réflexive qu'a le sujet des formes et fonctions linguistiques. La capacité des locuteurs à devenir conscients de la systématique grammaticale est limitée par le fait que l'instrument formel qu'ils utilisent pour représenter et décrire leur système linguistique en tant qu'outil référentiel est aussi tiré du même système. Whorf a noté il y a longtemps qu'en raison de l'imbrication de tous les métalangages dans la langue objet d'étude, les locuteurs présentent des biais systématiques dans l'appréhension de la structure langagière. Whorf considérait que cette mauvaise appréhension et les émotions qu'elle suscite constituaient la composante idéologique que les anthropologues du langage décrivent généralement comme « l'inconscient ».

Toutefois, Lacan et l'école freudienne n'ont pas prétendu s'intéresser au langage pour lui-même. Lacan était plutôt dévoré par la compréhension de la « passion du signifiant », vue étrangement catholique de la transsubstantiation psychique que subissent les humains en devenant des sujets grâce au langage. Bien que Lacan ait conçu que la différence sexuelle constitue la différence signifiante du langage (l'Autre), il ne s'intéressait finalement pas aux particularités linguistiques pour savoir comment le langage signale les différences sexuelles, ni pour comprendre comment ces particularités produisent des sujets qui ont un genre. En revanche, c'est justement au langage que s'intéressent les anthropologues qui travaillent avec les perspectives théoriques de la sociolinguistique, de l'anthropologie du langage et de la pragmatique. Pourtant, les sociolinguistes et les anthropologues du langage évitent pour leur part d'aborder la relation formelle entre prélangage et postlangage, ils escamotent ainsi la naissance du sujet doté d'un genre, et ils étudient plutôt comment la culture, la conscience et le désir sont produits socialement au cours du processus de l'interaction communicationnelle. On « repère » la subjectivité dans les formes et les fonctions linguistiques, sans posséder aucune théorie de la médiation qu'opère la subjectivité.

Je n'ai donc pas évoqué l'œuvre de Lacan et la psychanalyse à seule fin de condamner leur héritage. Admettons que Lacan a très mal lu (ou — plus aimablement — qu'il a redéployé avec créativité) les concepts clés du paradigme structural de Jakobson ; concédons aussi qu'il a octroyé avec magnanimité aux particularités de la grammaire française le rôle de structure psychique universelle. Il n'empêche que l'intérêt que Lacan a porté à la théorisation de la relation formelle entre langage et désir, et entre sujet prélinguistique et postlinguistique, pose un défi aussi effarant aux travaux de l'anthropologie du langage sur le genre, la sexualité et le désir que ces derniers à la psychanalyse lacanienne. Le défi

qu'adresse la psychanalyse lacanienne à l'anthropologie du langage, à la sociolinguistique et à la pragmatique consiste à trouver comment étudier le langage, le désir et le genre sans les réduire l'un à l'autre. Le défi que l'anthropologie du langage pose à la théorie psychanalytique est tout aussi formidable : il consiste à reformuler une théorie de la différence sexuelle qui ne soit basée exclusivement ni sur la structure des langues européennes ni sur les études structuralistes postsaussuriennes du langage. Ce défi situe plutôt la réflexion sur le genre et la sexualité à l'intérieur des conditions sémantiques et pragmatiques, métasémantiques et métapragmatiques, qui font qu'on est et qu'on devient sujet humain.

Cet essai ne fera qu'effleurer la surface encore en incubation de la bête monstrueuse que je propose de mettre au monde. Je dépose ici deux modestes propositions pour servir de coup d'envoi : d'abord, que nous essayions de théoriser ce que je décris provisoirement comme une grammaire intime, en articulant les travaux récents consacrés à la métapragmatique et au genre à un énoncé d'inspiration psychanalytique de la subjectivité et du désir. Je débute par une très brève revue des approches anthropologiques de la sémantique, de la pragmatique et de la métapragmatique. Je traiterai ensuite des rapports entre le genre compris d'un point de vue métapragmatique, la subjectivité et le désir. Je reviendrai tout au long de l'article sur la rencontre historique des colons australiens et des Aranda ; elle servira de fil conducteur pour l'approche théorique que je propose.

Contexte et contenu (« sexualité » aka et autres attaches pragmatiques)

Au cours des quinze dernières années, les études du langage, du genre et de la sexualité que l'anthropologie a suscitées ont produit un dispositif méthodologique et théorique solide et rigoureux destiné à comprendre les rapports entre les aspects sémantiques, pragmatiques et métapragmatiques du langage, d'une part, et la production, l'entretien et la reproduction sociale des aspects normatifs de la sexualité et du genre, d'autre part. Ces études ont fait l'examen de plus en plus détaillé des systèmes grammaticaux et pragmatiques ayant trait au « genre », aux « actes sexuels », à la « sexualité » et à l'« affect », compris respectivement comme : les différences sexuelles codées dans le langage y compris ces comportements, valeurs, postures et statuts indexicalement associés à ces êtres sexués ; les activités corporelles liées à l'érotisme codées dans le langage ; les différentes identités, subjectivités, intériorisations de rôles et les statuts associés aux actes sexuels tels qu'ils sont codés dans le langage ; les autres émotions et désirs codés dans le langage¹. Les spécialistes du langage et du genre ont aussi commencé à comprendre comment les aspects grammaticaux et pragmatiques du langage incrustent, ou recouvrent, les économies psychiques et corporelles de systèmes de genre et de systèmes sexuels et affectifs particuliers ; comment ils délimitent et contraignent l'espace social (le privé, le public, l'intime ; le rituel, le séculier, le

1. On trouvera une revue des approches contemporaines du langage et du genre dans Cameron (1995) ; Hall et Bucholtz (1995) ; Harvey et Shalom (1997) ; Philips, Steele et Tanz (1987).

tabou); et comment ils contribuent activement aux systèmes matériels et symboliques de valeurs, de domination et d'exploitation. Quelle que soit la nature du « genre » et de la « sexualité » et quels que soient les projets que la « linguistique critique » mette sur pied en ce qui les concerne, ces études ont démontré l'utilité d'ancrer l'analyse du genre et de la sexualité dans les discours et les fonctions sémantiques, pragmatiques et métapragmatiques². Ce cadre d'analyse nous permet d'articuler les structures grammaticales les plus délicates aux contestations sociales du pouvoir les plus radicales.

Il peut s'avérer utile que je passe rapidement en revue ce que j'entends par les termes sémantique, pragmatique et métapragmatique. Pour moi, la sémantique renvoie au domaine sémiotique du sens, à la signification d'un mot ou d'une expression qui émane de l'organisation formelle et de la systématique grammaticale (Lyons 1977). Mais en accord avec Silverstein, je conçois que la sémantique ne s'extrait toujours et seulement que de l'usage linguistique, de la façon de poser le texte dénotatif, qu'il soit pensé, parlé ou écrit. Même alors, en principe, un univers sémantique peut être extrapolé de cet usage — de l'étude des événements linguistiques réels au cours desquels un texte dénotatif est produit en contexte (Silverstein 1993 : 40-45).

La pragmatique étudie l'usage de la langue, y compris le domaine sémiotique de l'indexicalité de la signification (Levinson 1983 ; Silverstein 1993 ; Ochs 1992, 1996). Dans une définition de l'index linguistique inspirée de Peirce, Elinor Ochs a décrit l'interface sociale et linguistique où s'insère l'indexicalité de la signification comme un intermédiaire. Ochs a défini l'index linguistique comme une structure grammaticale ou vocale,

that is used variably from one situation to another and becomes conventionally associated with particular situational dimensions such that when that structure is used, the form invokes those situational dimensions.

Ochs 1996 : 411

Ces « invocations formelles » dépendent tour à tour de la capacité du signe indexical à indiquer « from the ever moving here-and-now occurrence of some signal (token) to its PRESUPPOSED « CONTEXT » and/or to its ENTAILED « CONSEQUENCES » » (Silverstein 1993 : 42, majuscules dans le texte). La présupposition du contexte et ce qui en découle est la propriété de l'indexicalité qui entre en jeu pour donner, si l'on peut dire, telle une boussole, une orientation en continu dans l'espace-temps, reliant les situations, les phrases, les textes et les interlocutions face à face. Les locuteurs sont en très grande partie inconscients de la cohérence que confère l'indexicalité, bien qu'ils en dépendent régulièrement dans des phrases comme « Admettons que *ce* que je viens *tout juste* de dire sur les serpents exprime les sentiments que j'entretiens à *leur* égard » et « Elle est une femme, vous n'avez qu'à regarder ses chaussures » (voir Silverstein 1993 et Hanks 1993).

2. Sur la « linguistique critique », voir Harvey et Shalom (1997).

À côté des structures sémantiques et des fonctions pragmatiques, Silverstein (1993) distingue les discours et fonctions métapragmatiques d'une manière qui nous sera utile ici.

Le discours métapragmatique renvoie aux discours des gens (ce qui inclut le discours savant) sur l'usage de la langue : il s'agit nommément des énoncés, localement et historiquement circonscrits, qui ont trait aux règles spécifiques de l'étiquette linguistique ; ils comprennent les discours qui spécifient comment s'acquièrent les différentes étiquettes linguistiques, qui jugent si une telle acquisition est souhaitable ou pas et quelles personnes doivent s'y soumettre, ainsi que les discours dictant les contextes de leur usage approprié. Si la fonction pragmatique renvoie aux aspects du langage codant le contexte et à cet aspect de la nature de l'usage linguistique qui présuppose le contexte et ce qui en découle, le discours métapragmatique inclut toutes les références implicites et explicites à de tels encodages, usages et contextes, propres ou impropres³. Les Samoanes, qui enseignent à leurs enfants d'âge prélinguistique et linguistique comment ils doivent s'adresser aux différents membres de leur parenté ; le vieil habitué d'une communauté *hijra* ou de travestis, qui explique au nouveau venu comment il doit parler d'« elle »-même ; le premier ministre français, qui demande que les titres honorifiques des femmes ministres soient féminisés ; les textes diffusés dans le grand public et les info-pubs télévisées qui incitent les Américains, hommes et femmes, à changer leur façon de s'adresser l'un à l'autre ; l'article dans *The Sydney Morning Herald* louant le chant des chefs samoans qui ont rétabli l'harmonie sociale dans un quartier du centre-ville en utilisant un art oratoire traditionnel : toutes ces situations sont des exemples de discours métapragmatiques explicites ou implicites⁴.

La fonction métapragmatique ordonne le cours de la fonction pragmatique du langage pour produire des textes cohérents et interprétables et des événements interlocutoires de quelque type que ce soit, de telle sorte qu'ils constituent un événement de communication réussi ou raté. Par exemple, la fonction métapragmatique comprend les moyens par lesquels les locuteurs, de façon inconsciente la plupart du temps, incorporent à leurs actes d'interlocution diverses classes ou divers registres de genre de façon à leur conférer la cohésion de textes interprétables (c'est-à-dire cohérents). La fonction métapragmatique est ce qui donne aux

3. Voir aussi Lucy (1993) et Lyons (1977) sur la « réflexivité du langage ». Voir Bakhtin (1986) sur les « genres de discours ».

4. Ces exemples ont été choisis non seulement pour montrer la diversité des domaines culturels et les « niveaux » de la pratique sémio-linguistique, mais aussi les différents âges et stades où on la trouve. La mère samoane (ou le père) qui parle à ses enfants utilise constamment des signaux sémiotiques non linguistiques en même temps que les signaux linguistiques (elle fait bouger le corps de l'enfant, désigne du doigt les objets de l'entourage, etc.). Sur la socialisation du langage, voir Ochs (1988) ; Schieffelin et Ochs (1986). Sur les techniques du corps, voir Bourdieu (1977). Sur les *hijra* et les travestis, voir Hall et O'Donovan (1996) ; Kulick (1998). Sur le langage et le genre dans les ouvrages de « croissance personnelle », voir Gray (1992). On trouvera un commentaire critique dans Berlant (1988) ; Troemel-Ploetz (1991) ; Freed et Greenwood (1996) ; Vogler (1998). Concernant la politique linguistique de la France, voir Whitney (1998). Sur le travail, le langage et le genre, voir Echols (1983).

locuteurs les moyens de construire à partir d'actes pragmatiques des phénomènes textuels d'un ordre plus élevé (genres, cadres, conversations). Tandis que dans sa fonction pragmatique le mot « elle » entraîne et présuppose un contexte, dans sa fonction métapragmatique « elle » indique un acte d'interlocution, ici, maintenant, et ce faisant l'harmonise (l'articule) à un contexte externe et au déroulement d'un texte interne. La fonction métapragmatique est donc décisive en ce qui concerne la façon dont les phénomènes textuels et interlocutoires (ce qui inclut les individus, leur genre, leur culture) deviennent cohérents, durables et apparemment détachables de leurs contextes locaux (voir Lee 1997 : 277-320; Derrida 1982). Comme le montre le diagramme 1, la fonction métapragmatique confère aussi l'impression d'un ordre temporel stable au cœur de la volatilité et de la nature transitoire de l'élaboration du sens. Bien que tout signe dénotatif puisse et, de fait, doit resignifier l'entière séquence précédente de signification, la fonction métapragmatique assure que, dans la plupart des échanges communicationnels et, de fait, dans la « culture » elle-même, avec les identités qu'elle définit comme le genre, par exemple, l'on fasse l'expérience d'une totalité stable et suffisamment cohérente.

Diagramme 1

[a]

X : She went out.

Y : She did ? I thought she was upstairs.

X : No, not her, not Francine. I mean Jennifer.

[b]

X : She went out.

Y : He did ? I thought she was upstairs.

X : No, not him, not Francine. I mean Jennifer.

Ce diagramme montre aussi clairement que, dans les langues telles que l'anglais, le genre fait partie du dispositif métapragmatique d'où découle la cohérence de la dénotation et de la prédication : c'est-à-dire que le genre fonctionne non seulement sur le plan pragmatique et sémantique, mais sur le plan métapragmatique, il s'appuie sur ces deux dimensions linguistiques — habituellement de manière inconsciente — pour lier et conférer de la cohérence à l'acte de communication. Ce qui est bien illustré dans la multivocalité du signe-fonction de « elle » dans le diagramme 1. Dans son usage anglais, moyen, courant, hétéro-normatif, « *she* » [« elle »] communique une multiplicité complexe de signaux sémantiques (nombre, personne, genre) en indexant sur le plan pragmatique le signe au contexte. Mais « *she* » est aussi happé par le travail de la métapragmatique, qui régleme l'indexicalité pragmatique en cours pour en faire un texte cohérent interprétable et un événement interlocutoire. Changer l'aspect du genre, tout en conservant le nombre et la personne — en passant à « *he* » [« il »] ou « *it* » [« il » neutre] ou encore en employant au hasard le « *she* », le « *he* » ou le « *it* » — semblerait faire perdre toute signification au sens et à la valeur du texte. Ainsi le genre sert de matériau de construction des liens délicats et intimes de la société humaine, mais pas au sens habituel : le genre attache délicatement les textes

conversationnels et grammaticaux à leurs contextes et cotextes internes et externes — en attachant, ou en semblant attacher, une personne à l'autre. Les critiques conservateurs des études linguistiques féministes perçoivent, mais diagnostiquent mal cette fonction métapragmatique de la grammaire lorsqu'ils accusent les féministes ou les activistes homosexuels d'incohérence ou pis encore. Ils n'ont pas tort, si on s'en tient à ce sens limité : en anglais standard censément hétéronormatif, la cohérence sémantique et pragmatique dépend de l'ordre indexical formel des catégories grammaticales du genre, bien qu'elles soient chargées d'idéologie (voir Silverstein 1985).

On aperçoit toutefois assez rapidement que tous les segments « cohérents » de langage sont en fait des discours métapragmatiques implicites intégrés aux institutions sociales dominantes ou minoritaires, formelles ou informelles. Le diagramme 1 montre qu'en anglais, le refus de se soumettre aux règles normatives de l'usage des pronoms *semble* seulement rendre déformé, dysfonctionnel, le sens d'une conversation anglaise moyenne, dans la mesure où il est contraire à la norme, sinon anti-normatif. De fait, il véhicule le discours implicite métapragmatique d'hétéronormativité avec ses institutions et, au cours du même processus, il construit de nouveaux genres dans le discours avec leurs sujets d'énonciation (voir Leap 1995 ; Livia et Hall 1997 ; Ogawa et Smith 1997).

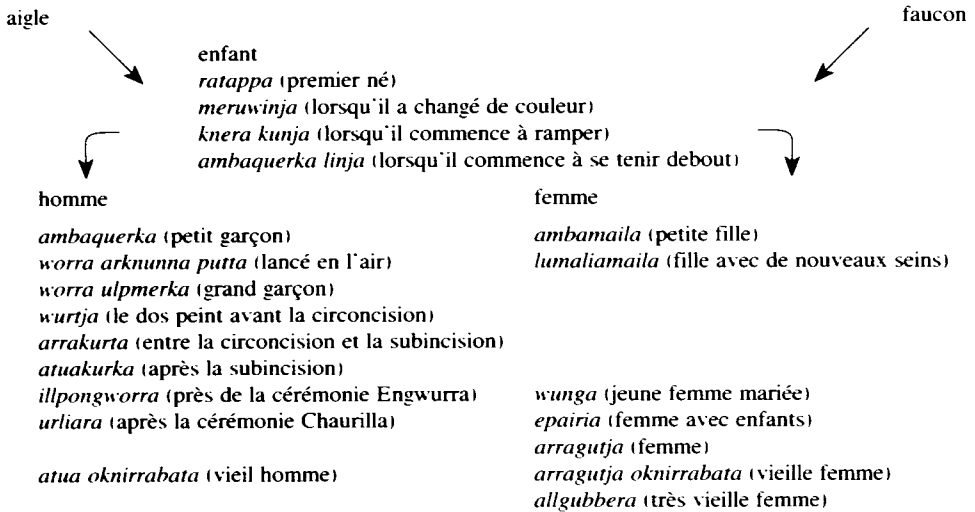
« Pourrait être fille » : l'émergence linguistique du genre et de la sexualité

Récemment, la recherche savante sur le langage, le genre et la sexualité a cherché à comprendre comment ces discours et fonctions sémantiques, pragmatiques et métapragmatiques présupposent, produisent et réglementent le genre et les subjectivités sexuées, les institutions sociales du travail et de l'intimité, et les désirs et attentes normatifs. Trois grandes séries de questions sont apparues dans ces travaux. (1) Comment le genre et la sexualité émergent-ils de la grammaire (sémantique), de l'usage de la langue (pragmatique) et de la socialisation et de l'idéologie inhérentes au langage (discours métapragmatiques) ? (2) Comment pouvons-nous conceptualiser les rapports entre la subjectivité et la textualité en tant qu'ordre de phénomènes ? (3) Comment ces traits linguistiques du genre et de la sexualité sont-ils impliqués dans la réglementation et la contestation des espaces corporels, institutionnels et quotidiens ? Nous verrons que pour répondre à ces questions il faut distinguer en principe entre : les éléments linguistiques qui encodent les caractéristiques du genre *en soi* ; les caractéristiques linguistiques qui signalent les différences d'indexation, mais qui ne sont pas sémantiques *comme telles* ; et la subjectivité comme ordre de phénomène analytiquement distinct des ordres sémantique et (méta)pragmatique du langage. Commençons par la question de savoir comment les éléments linguistiques encodent les caractéristiques du genre.

Nous avons une idée à peu près juste de la façon dont les langues signalent le genre des locutions nominales et de leurs référents par divers préfixes, suffixes et particules. Dans de nombreuses langues européennes, des particules ou des

pronoms anaphoriques remplissent cette fonction (« la » en français, « she » en anglais). D'autres langues signalent le genre au moyen d'inflexions verbales ou adjectivales (par exemple le « genre morphologique » de l'hindi [Hall et O'Donovan 1996 : 229-230]). Dans d'autres langues encore des préfixes et suffixes précisent le genre du locuteur et celui de la personne à qui il s'adresse⁵. Toutes les langues ne divisent pas les classes de noms selon le genre grammatical, comme il en est question ici. Nous avons sous la main l'exemple de la langue aranda qui arrive à point. Dans cette langue, les noms sont classés en humains sans genre, en agents animés et inanimés (Strehlow 1944, 1947). Le genre n'est pas un trait sémantique absent de l'aranda. Les membres des classes humaines et animées sont susceptibles d'être modifiés par le non-marqué (*orea*, mâle), le marqué (*mala*, femelle) et deux formes neutres. Les pronoms et les termes de parenté aranda marquent aussi le genre, tout comme le font les termes renvoyant au rituel et à la maturation physique, lorsque certains stades de développement sont atteints (diagramme 2).

Diagramme 2 (d'après Spencer 1927 : 582)



Malheureusement, la plupart des études anthropologiques sur le genre et la sexualité ne relient pas le genre des locutions nominales aux autres sens et niveaux sémantiques, et elles n'étudient pas en détail la dialectique entre structure et fonction sémantique et pragmatique (telle que la dialectique interactionnelle dont on a discuté plus haut, diagramme 1). En contrepartie, la plupart des études sur la langue et le genre, qu'elles relèvent de la linguistique ou d'autres domaines, dénombrent assez superficiellement les genres et les sexes — trois sexes et quatre genres, deux sexes et trois genres, un sexe et deux genres⁶. Bien que ces études suggèrent l'existence de nombreuses variations entre les structures

5. Comme en yana : voir Sapir (1985).

6. Voir, par exemple, Besnier (1998); Herdt (1994); Tan (1995).

linguistiques, l'hypothèse fondamentale de Lacan, qui veut que tous les humains aient à passer par les fourches caudines du genre grammatical, ne semble pas menacée. Toutes les langues semblent coder le genre d'une manière sémantique et indexer le genre sémantique à la différence corporelle humaine. Ce sont les aspects sociologiques et pragmatiques de ces catégories sémantiques qui varient : les rapports qu'on imagine entre sexe/genre et sexualité ; l'importance du sexe/genre en regard d'autres fonctions sociales ; les variations dans la réglementation institutionnelle de ce qui est assigné au genre et à la sexualité ; et, enfin, la durabilité de cette assignation — des sociétés dans lesquelles quelqu'un peut circuler entre les différentes classes du sexe et du genre avec un minimum de médiation rituelle jusqu'aux sociétés dans lesquelles ce mouvement est hautement ritualisé⁷. Il semble alors que l'affirmation de Lacan doive être contestée, non pas parce qu'elle présume que la différence sexuelle est un trait universel de la structure des langues, mais, d'une part, parce qu'elle ignore les moyens grammaticaux par lesquels les langues signalent la différence sexuelle (par exemple, la langue aranda semble mettre en évidence le type d'agent plutôt que le genre de l'agent dans ses locutions nominales) et, d'autre part, parce qu'elle suppose que les caractéristiques pragmatiques du langage et du sujet peuvent être tirées des aspects *sémantiques* du langage. Pour comprendre comment le genre et la sexualité émergent de la langue en tant que sens, significations et états, reliées à des catégories et à la subjectivité, il nous faut une méthodologie et une théorie qui considèrent le langage dans toutes ses dimensions (structure et usage) et nous devons reconsidérer la question du sujet en rapport avec ces dimensions.

On peut commencer en distinguant entre les propriétés indexicales et sémantiques des signaux. Par exemple, c'est bien connu, de nombreuses langues humaines naturelles comportent plusieurs registres où le genre est marqué — deux façons ou plus de « dire la même chose » en l'associant aux hommes ou aux femmes dans un groupe social par une marque phonologique, lexicale ou syntaxique. Les hommes et les femmes « disent la même chose » en termes de dénotation et de prédication, mais au cours de l'énoncé, indexent le genre (et, souvent, le rang social) du locuteur et de l'auditeur⁸. L'existence de ces registres marqués et la multivocalité des fonctions et des caractéristiques de leurs signaux ne nous aident pas à comprendre comment ils sont venus au jour comme tels ; ni comment ils en sont venus à être associés à des aspects particuliers des êtres sociaux ; ni, enfin, comment ils se maintiennent tels quels dans le temps. Afin de comprendre comment ces registres marqués par le genre et le sexe sont venus au jour et, corrélativement, comment ils pourraient être modifiés, il faut d'abord distinguer entre le surplus de non-sens pragmatique toujours contenu dans chaque acte de parole (qui pose le texte interactionnel) et l'ensemble des discours métapragmatiques implicites et explicites en cours qui affirment comment ce matériau indexical doit être

7. Voir Whitehead (1993) ; Roscoe (1994).

8. On trouvera un exposé sur les « déictiques du genre » dans McConnell-Ginet (1988). Sur leur fonction en tant que « déictiques sociaux », voir Eckert (1993) ; Levinson (1983 : 89) ; Ochs (1992 : 338) ; Silverstein (1995 : 280-284).

organisé dans des ordres plus grands de textualité. D'un côté, nous avons les caractéristiques et les fonctions des signaux qui sont couramment utilisés, implicitement et explicitement, pour modeler le langage en texte normatif : et, d'un autre côté, nous avons ces signaux qui peuvent servir à encourager ou à décourager ces usages normatifs du langage.

Toutes ces fonctions et formes pragmatiques et métapragmatiques avec leurs sens et valeurs sémantiques sont des données linguistiques « neutres », bien que densément saturées sur le plan idéologique, qui se présentent à n'importe quel moment de l'espace-temps social. J'utilise le terme « neutre » pour rappeler que ces fonctions et formes sont des architectures sémiotiques sans intention. Elles sont peut-être le matériau explicite et implicite sur lequel nous basons nos présuppositions sociales — le fondement sur lequel nous produisons du sens et de la signification. Néanmoins, ces faits linguistiques existent, tout simplement. Et dans la mesure où ils sont, on peut les enrôler dans de nouvelles formes discursives. Le travail social qu'ils parviennent à accomplir est le résultat qui émerge de l'usage au cours des interactions, un usage médiatisé par les institutions. Paraphrasant Ochs, je dirais que l'usage changeant des variantes linguistiques doit devenir conventionnel avant qu'elles ne puissent fonctionner comme déictiques du genre (ou de toute autre catégorie sociale). La différence du genre doit résulter d'une différence sémiotique, linguistique et corporelle transformée en idéologie du genre : le « cela doit être » de la normativité corporelle et vocale, le « comment » dans « voici comment le langage et les techniques du corps doivent s'articuler, dans quel lieu, dans quel but ».

L'espace mis en place par la dénotation et l'indexicalité parvient au rang de fonction sociale par l'intermédiaire d'agents sociaux qui, souvent sans le savoir, se prévalent de la fonction métapragmatique du langage et d'un aspect ou l'autre des signes grammaticaux pour ordonner les actualités indexicales et sémantiques dans des registres marqués par le genre (ou des types de discours marqués par le genre), qui sont d'un ordre supérieur. Ces types de discours font alors partie des moyens par lesquels on dresse les sujets au « comment », « qui », « quand » et « où », du langage *approprié* au genre et, par conséquent, à la signification et à l'usage appropriés d'espaces sociaux variés (publics, privés, intimes, sacrés, profanes). Les aspects modaux, qualificatifs, quantitatifs, négatifs ou autres du langage constituent une partie délicate du dispositif de la normativité du genre et de ses contestations. Ces fonctions grammaticales soutiennent les moyens signalétiques ou font elles-mêmes partie de ces moyens grâce auxquels sont créés de nouveaux registres marqués par le genre. Mais que l'indexicalité sans sens soit véritablement en usage pour mettre en place (avoir pour conséquence) un réel espace sémantique ou social ou que les structures courantes de sens et de signification soient transformées en de nouveaux sens et significations, ces excès et structures pragmatiques toujours et déjà existants fournissent toujours et déjà les moyens de nouveaux espaces sociaux en puissance.

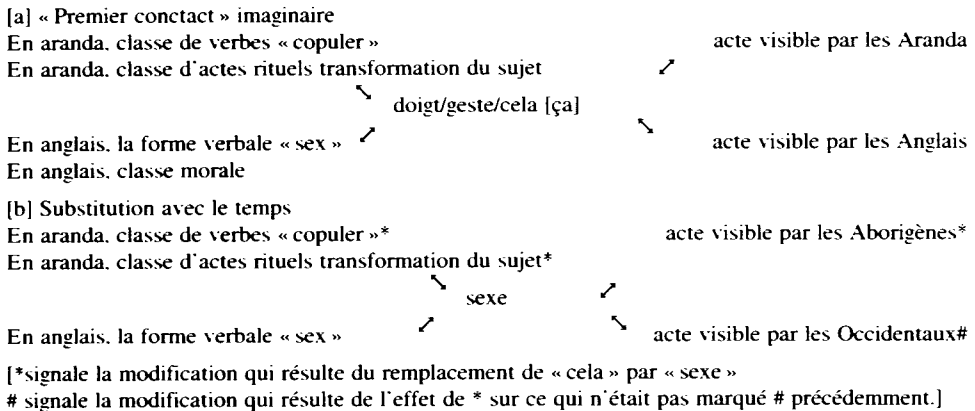
Les études qui s'intéressent à la socialisation du langage, à l'idéologie linguistique et à la domination symbolique disent clairement que le langage est une technique symbolique stratégique à travers laquelle les individus sont assignés à des

ordres sociaux hégémoniques caractérisés par le genre et, pour cette raison, il constitue une position clé de la lutte sociale. Parmi les travaux de recherche les plus intéressants sur le langage et le genre, certains ont étudié les processus sociaux où les discours et les fonctions linguistiques en viennent à faire partie intégrante des luttes sociales à propos des rôles et des valeurs de genre et de sexe. Malheureusement, la majeure partie de ces travaux s'est intéressée exclusivement aux discours métapragmatiques qui associent hommes et femmes aux manières de parler, sans explorer comment le genre et la sexualité sont apparus à travers le monde dans l'espace-temps colonial et postcolonial. Pour décrire comment le genre et la sexualité sont apparus dans ces contextes, retournons à la conversation entre Spencer, Gillen et les Aranda ; elle nous servira à illustrer la façon dont les personnes sont appelées à figurer dans des ordres sociaux marqués par le genre. Examinons en particulier comment ces hommes ont transposé les structures sémantiques d'une langue à l'autre tout en discutant de rituels. Comment le genre et la sexualité ont-ils été véhiculés de l'aranda à l'anglais ? Comprendre le mode de transmission du genre (et de la sexualité) nous aide-t-il à comprendre les rapports entre le genre (et la sexualité), la subjectivité et le langage ? Comment Spencer et Gillen ont-ils contribué à l'émergence d'une « entité d'action » occidentale (acte sexuel, genre, et sexualité en tant que qualités essentielles et durables des humains plutôt que qualités accidentelles d'objets passant par divers états) à partir des ordres grammaticaux et pragmatiques indigènes au moyen de la simple pratique qui consiste à désigner du doigt et du simple désir de comprendre quelque chose à propos des pratiques rituelles locales ?

Cela va de soi, les Aranda ne parlaient pas simplement entre eux, ni avec d'autres groupes autochtones régionaux. Les Aranda, tout comme Spencer et Gillen, tentaient de communiquer, jetant des ponts entre des ordres sémiotiques sensiblement différents, dans des conditions de pouvoir, d'exploitation et de domination souvent brutales en temps réel. Baldwin Spencer était arrivé en Australie croyant que Frank Gillen parlait couramment l'aranda, mais il découvrit que son « knowledge of Arunta (and several other Aboriginal languages) was in fact rather less fluent than Spencer had assumed » (Stocking 1995 : 92). Ainsi ces Anglais communiquèrent avec les Aranda et les groupes environnants en se servant d'un créole à base d'anglais. Lorsqu'ils parlaient avec les hommes aranda de leurs pratiques rituelles, Spencer et Gillen utilisaient probablement pour s'exprimer des phrases types telles que « pourquoi faites vous *cela* pendant vos rituels ? » (« whatfor youbela doim *datun* langa corroboree ? »), tout en désignant du doigt ou en dessinant sur le papier ou sur le sol les actes qu'ils prenaient pour des actes sexuels ou, peut-être, en se servant d'un mot aranda local qu'ils pensaient vouloir dire « copulation ». Et sans doute les hommes aranda répondaient-ils avec une phrase type telle que « cette affaire maintenant, c'était la même chose dans l'Alcheringa, on ne peut pas manquer un pas dans cette affaire, on ne peut pas faire d'erreur, la parure de tête reste bien attachée à la tête » (« dat business now, im been same longa Alcheringa, im same, cant missim step datun, cant mistake, im properly stuck longa head », dont le texte deviendrait « la complaisance sexuelle, qui était une pratique de l'Alcheringa, empêche que quoi que ce soit ne tourne mal au cours du rituel ; par exemple, il devient impossible que les

parures de tête se détachent et se dérangent pendant la cérémonie»). Mais si le « sexe » maintenait les parures sur la tête, il ne le faisait qu'après que *cela* (ou son équivalent en créole anglais) ait rattaché l'un à l'autre deux champs sémantiques très différents, c'est-à-dire *avant* que les deux systèmes sémantiques n'aient pu se coordonner de façon concrète et significative. (Diagramme 3)

Diagramme 3



Rapprochons encore l'objectif et arrêtons-nous sur ce qu'on peut considérer comme le plus infime, sinon le plus insignifiant, des échanges coloniaux, la substitution historique et grammaticale du mot « *sex* » au mot « *that* ». À un moment quelconque dans le temps, que ce soit avant ou après l'arrivée de Spencer et Gillen en Australie centrale, des signes indexicaux tels que désigner du doigt ou autres gestes démonstratifs avaient ouvert un canal de communication relativement cohérent entre les Aranda et les colons européens. Ces signes indexicaux reliaient deux univers sémantiques très différents en liant d'abord chacun de ces univers sémantiques à un point de référence convenu. Encore une fois, au sens strict, ce point de référence convenu a précédé tout accord dans la construction du sens. Chaque groupe, conformément aux présupposés normatifs des structures profondes de sa « culture », apportait à l'événement de communication le « cela doit être », à la fois conscient et inconscient, qui s'applique aux choses, aux actions ainsi qu'aux modifications qui se produisent en passant d'un contexte à l'autre⁹. Ainsi, même ce point de référence convenu a dû nécessiter un moment d'ajustement tandis qu'une entité d'action se détachait lentement du champ d'action local riche de contenu sémantique et pragmatique.

Tandis que Spencer et Gillen désignaient l'action qu'ils considéraient comme « sexuelle » — indiquant du doigt, à l'aide d'un croquis ou du pronom démonstratif « cela » [« *that* »] — le déictique « cela » était lentement remplacé par « sexe » avec ses fonctions indexicale et symbolique. En d'autres mots, tandis que

9. On trouvera dans Povinelli (manuscrit) une analyse plus approfondie des implications et effets auxquels ont pu donner lieu ces structures et pratiques.

les Aranda cherchaient à comprendre ce à quoi se référait « cela », « cela » s'incorporait lentement aux structures élaborant le sens des vies aranda et il construisait un pont que le « sexe » pouvait franchir. Que ce fût en leur présence ou non, les Aranda ont discuté de ce que les questions de Spencer et Gillen pouvaient bien vouloir dire, de ce que leurs questions laissaient deviner des conceptions européennes sur les humains et leur environnement, et de ce qu'eux-mêmes allaient pouvoir expliquer ou non au sujet des règles cérémonielles, compte tenu de « l'étiquette » des relations interethniques. Petit à petit, les domaines qu'ils allaient exclure de l'échange comprendraient les actes mêmes qui fascinaient tant Spencer et Gillen — la sexualité rituelle, la sexualité en public, la sexualité hors de l'institution du « mariage » monogame. Et, avec le temps, les espaces physiques et corporels seraient réorientés et habités différemment. La sexualité désignerait un espace et des relations sociales non pas en termes rituels, mais en termes associés au sexe, à l'intimité, à la privauté, à la honte, à la titillation.

Substituer le « sexe » à « cela », ce n'était pas seulement remplacer un pronom démonstratif par un nom, mais un système de sens par un autre. Le « sexe » allait progressivement réarticuler l'ordre entier de la signification sémantique et pragmatique indigène, il allait insérer dans le texte des références et prédicats chargés de valeurs, ces « où », « quand », « avec qui » (ou quoi) et « pourquoi », et porter comme signification quelques aspects dérivés de la compréhension britannique des actes sexuels normatifs et non normatifs. Ce faisant, l'espace lui-même en vint à se remodeler, le rituel fut moins physique, l'intime une propriété privée, le public la main cachée du pouvoir. Au cours de ces interactions sociales en temps réel, « *that* » apparaît soudain tel un grappin grammatical, le moyen de lier un système sémantique et pragmatique à un autre, un instrument de préhension, un prélude à la discipline corporelle proférée comme moyen pragmatique d'échapper à la violence physique. À la lumière de ces pratiques pragmatiques, la question « pourquoi faites-vous cela ? » s'éloigne de son référent premier et est resignifiée comme commentaire métalinguistique sur l'art et l'orientation de la traduction dans le contexte colonial.

Cette resignification est toutefois masquée par les stratégies d'entextualisation de Spencer et Gillen. La sexualité augmente sa capacité à produire un sens apparemment naturel et universel parce que Spencer et Gillen se servent de conventions pour rapporter ce qui a été dit, pour citer directement et indirectement de telle sorte qu'ils semblent indiquer que les Aranda sont les auteurs des pratiques référentielles qu'ils cherchaient à comprendre. Richard Parmentier nous rappelle que « the quotation of authoritative discourse surrenders only momentarily to the hierarchical rank inherent in [the] reported discourse, for these official or traditional words are in fact put to uses unintended by their authors or not implied in their initial contexts » (Parmentier 1993 : 263). Spencer et Gillen se servent de citations directes et indirectes, en grande partie pour signaler la nature scientifique et libérale de leurs conversations avec les Aranda et leurs voisins.

Mais les conversations auxquelles les Aranda participaient ne font que simuler l'idéal libéral d'un événement de communication rationnel, qui s'extrait d'un champ de force. Les Aranda étaient tous trop conscients qu'un aspect du pouvoir

colonial se juxtaposait à une autre force coloniale égale et opposée. Les Aranda et leurs voisins dansaient et parlaient, mais ils étaient au cœur d'une extermination systématique : on volait, perdait ou détruisait leurs objets rituels, on leur prenait leurs terres et, avec elles, les ressources matérielles et spirituelles nécessaires à la vie. Ils avaient accordé la permission d'enregistrer leurs rituels, et en échange, Gillen et Spencer leur offraient des vivres et une protection contre les forces de police et les colons. Visiblement, la force n'était pas absente de la scène. Au contraire. La force était la véritable condition de la communication (voir Calhoun 1995). L'énorme inégalité dans la distribution du pouvoir donnait aux Aranda l'impulsion d'adapter, même de façon très subtile, leurs énoncés au contexte auquel Spencer et Gillen étaient associés et qu'ils contribuaient à créer. Et ce pouvoir a incité les Aranda à détacher, d'une manière aussi infime que ce soit au début, un segment de leur monde/vie sémiotique et à l'utiliser (« *that* » — « *sex* ») comme façon d'établir un langage commun et à peu près cohérent entre eux et ces Européens.

Faire le point sur ces événements d'interlocution apparemment mineurs et sur leurs structures sémantiques permet, du moins dans un premier temps, de construire un modèle plus subtil de l'hégémonie sexuelle, de l'entretien ou de l'émergence de systèmes normatifs nouveaux en passant par l'articulation d'éléments dissemblables dans des interactions sociales en temps réel. Ces « énonciations avec leurs types » sont « les courroies d'entraînement » qui nous permettent de développer une méthodologie plus rigoureuse pour manœuvrer entre des événements et des ordres de domination sociale qui procèdent d'échelles largement différentes (voir Bakhtin 1986 : 65). Et ils nous rappellent que les institutions du pouvoir font toujours partie des conditions tacites, sous-jacentes et présupposées des pratiques corporelles et de communication.

Le sujet du langage

Que sont donc alors les rapports entre le genre, compris de façon métapragmatique, la subjectivité et le désir ? Pour répondre à cette question, il est important de considérer la subjectivité comme un ordre de phénomène distinct de ceux de la sémantique et de la pragmatique. Cette distinction laisse entrevoir la limite des théories contemporaines de métasémiotique se rapportant au sujet du langage (doté d'un genre et d'un sexe)¹⁰. Le « sujet du langage » dont je parle n'est pas la matière du langage. Il s'agit plutôt d'une référence au sujet humain, qui est le produit du langage, et au langage en tant que produit dialectique parce que médium de communication, instrument ou invention des sujets humains.

Permettez que je résume brièvement l'approche de l'anthropologie du langage en ce qui concerne le sujet. Comme je l'ai noté plus haut, les sociolinguistes et les anthropologues du langage sont passés à côté de la relation formelle entre les

10. Voir Silverstein sur l'interprétation possible à donner aux fonctions des ordres de phénomènes sémantiques et métapragmatiques, comme étant distinctes l'une de l'autre « [in] every essential characteristic » (1993 : 34).

stades pré- et postlinguistiques, et ainsi, à côté du sujet humain avec son genre. Mais ils ont aussi mis entre parenthèses la question de savoir comment les langues naturelles des humains, dans leurs dimensions pragmatiques et sémantiques, conservent la marque de leur statut de langage *humain*. Les linguistes ne posent pas cette question : les conditions phénoménologiques qui font que le langage constitue le médium communicationnel d'êtres qui deviennent des sujets parlants laissent-elles leur marque sur ses structures et ses fonctions ? La compréhension qu'a Silverstein des rapports entre les ordres sémantiques et pragmatiques des phénomènes linguistiques nous éveille à l'importance de cette question et pose le dispositif conceptuel qui exige qu'on y réponde. Car, si l'on accepte qu'un ordre sémantique ne soit pas accessible sinon au moyen d'un acte de langage quelconque (c'est-à-dire qu'on l'infère à partir d'actes pragmatiques et métapragmatiques), les ordres pragmatique et métapragmatique de l'usage du langage humain naturel impliquent de la même manière un *sujet* se servant de ce langage, et un sujet qui un jour ne savait pas se servir du langage. Comment le langage, le genre et le désir pourraient-ils réapparaître du point de vue de ce sujet ? Permettez que je suggère ici ce qui est en jeu dans ce changement de perspective, où l'on passe du point de vue du signe au point de vue du sujet, en abordant d'abord la rupture dans la cohésion entre langage et contexte dans la perspective du sujet.

Le langage ne peut maîtriser le contexte de façon exhaustive, en partie parce que le contexte est le résultat de l'ensemble toujours mouvant des systèmes dénotatifs et prédicatifs divergents d'un groupe. Dans la perspective sémiotique (du point de vue du signe), les présuppositions et les implications dénotatives et prédicatives d'un individu divergent toujours de celles des autres membres du même groupe linguistique, même si ce n'était que de façon infinitésimale. Tous les sujets d'un groupe linguistique sont certainement assujettis à leur langue, mais pas de façon identique. Comme le note Ben Lee, cependant, « creative indexical properties of performatives bring about the conditions that make the utterances true » ; la performance ne réussit pas à créer les conditions qui la rendraient vraie, sans réserve, surplus ou débris (Lee 1997 : 57)¹¹. La performance ne peut saturer le contexte car, comme tout acte de langage, elle est liée à de nombreuses différences, bien que délicates, dans le fondement présuppositionnel des sujets, fondement qui sert aux sujets à évaluer les événements, y compris sa félicité performative. La bouteille ne frappe jamais le bateau, le percussionniste sacré ne frappe jamais tous les temps, si on s'en tient aux présuppositions et aux attentes nécessairement variées de chacun de ceux qui dans la foule se produisent ou regardent. Ils marquent le rythme « assez bien », « mieux que la dernière fois », « d'une manière que nous pouvons tous approuver », « presque parfaitement, mais avez vous vu ses chaussures ! », « bon, il est vrai qu'elle n'aurait pas dû les porter, mais ça n'a pas d'importance, n'est-ce pas ? ».

L'origine de ces différences dans les présuppositions peut s'expliquer, au moins en partie, en termes purement sémiotiques. Comme je l'ai mentionné plus

11. Sur la performance, voir Austin (1962, 1979). Sur le genre et la performance, voir Livia et Hall (1997).

haut, les composantes des nouveaux registres sont issus des formes et fonctions pragmatiques, sémantiques et métapragmatiques, quelles qu'elles soient, qui constituent le matériel linguistique d'une communauté de locuteurs. Tous les « types d'interaction », « types d'identité sociale », « types d'état d'agent associé au type d'identité sociale » possibles et tous les moyens sémantiques et pragmatiques par lesquels ces types sont réglés fournissent aux locuteurs les matériaux qui insèrent un genre de discours dans le domaine d'un autre et qui créent ainsi de nouveaux genres de discours et de textes. Ces entextualisations peuvent être le résultat du travail intentionnel d'un sujet créatif, des visions d'un psychotique ou faire partie d'un mouvement social. De toute manière, un registre normatif est inséré dans un autre et au cours de ce processus, il resignifie le contour discursif entier de la communauté locutrice.

L'entextualisation est un trait courant du langage dont usent tous les jours les locuteurs qui puisent dans les fonctions métapragmatiques pour articuler ce qu'ils font, où et avec qui. La nature quotidienne de cette cartographie et recartographie sémiotique constitue une partie critique du conflit social. Par exemple, les féministes ont utilisé les idéaux et attentes quotidiennes sur la façon dont les « humains » ou les « peuples démocratiques libéraux » doivent se parler l'un à l'autre, pour resignifier les attentes et les idéaux normatifs de la façon dont les femmes et les hommes doivent se parler. Ce que dit Habermas de l'émergence d'une forme particulière de subjectivité bourgeoise libérale au dix-huitième siècle en Europe constitue un autre exemple pertinent de ces extensions du genre, des entextualisations et des refigurations. La libre circulation des informations économiques sur de longues distances au début du capitalisme marchand a conduit à des innovations esthétiques dans les formes textuelles publiques et privées, et aux attentes sociales subséquentes pour savoir comment le discours devait être réglé dans l'espace naissant de la sphère publique (Habermas 1993; Fraser 1993; Hanson 1993; Gal 1998).

Mais si le langage donne aux locuteurs les moyens de produire des textes interactifs cohérents, il leur fournit aussi les moyens de produire des phrases cohérentes sur le plan syntaxique qui remettent en question les normes sociales et les usages ou en font l'éloge. Prenons par exemple les phrases parfaitement grammaticales : « Il pourrait être un homme » ou « Certains hommes sont hommes », qui impliquent que « Au moins un homme n'est pas un homme » (voir Levinson 1983 : 97-166; Lacan 1977). Ces déictiques sociaux peuvent ou non avoir un contexte ou une référence évidente corporelle ou comportementale. Mais ils ont de fait un effet social. Au moins, l'auditeur se demande ce qu'ils signifient. « Que voulez-vous dire : certains hommes sont hommes ? Que dites-vous ? Qui ou qu'est-ce qui peut faire qu'un homme soit autrement qu'un homme et en quoi cet « autrement » consiste-t-il ? Non. Un homme est un homme. À moins que... » Ce fragment imaginaire d'introspection démontre une fois de plus qu'il existe tout simplement un espace divergent entre le genre normatif grammatical et social. Cela est. Son actualité le rend disponible pour construire du sens, si des agents sociaux le trouvent, le déploient, en font quelque chose. C'est ce que Lacan a certainement fait avec ses propositions infâmantes comme « La femme n'existe pas »

et « Il y a d'Un »¹². Dans un premier temps, la fonction pragmatique de « certains hommes sont hommes » pourrait tout au plus enfoncez un mince coin interprétatif dans la normativité masculine. Mais, avec le temps, l'interrogation silencieuse, souvent débilante, de la question « Êtes-vous celui-là ? » peut refaçonner les attentes normatives qu'on peut entretenir, non seulement à l'égard de la masculinité mais des institutions sociales qui règlent ou qui sont réglées par ce genre.

La grammaire elle-même donne aux locuteurs les moyens de signaler le conditionnel de toutes les occurrences des structures et usages du langage, de chaque proposition, qu'elle soit structurée de façon normative ou contre-normative. Voyez cette séquence d'énoncés modaux : « Je devrais peut-être parler comme ceci pour être une femme. Je ne devrais peut-être pas » ; « Je suis peut-être une femme, je ne le suis peut-être pas » ; « Je n'aurais peut-être pas dû, mais c'est trop tard maintenant » ; « Voici qui pourrait être le bon contexte, les bonnes conditions, les bonnes personnes pour m'exprimer de cette façon. Ils ne le sont peut-être pas ». Ces « peut-être » et « pourrait être » marquent de potentiels « autrement » que les locuteurs peuvent toujours indexer ; *peu importe s'il n'existe pas de contenu réel* à cet autrement pour le moment. Que l'on s'en serve pour renforcer les régimes linguistiques normatifs ou pour montrer l'échec en cours de la normativité des genres, ces traits grammaticaux fournissent les outils concrets du combat social en temps réel. Ils indiquent la « condition d'incertitude » et ainsi les possibilités qui résident dans les structures durables des présuppositions du langage et de la société, même si, en premier lieu, cette condition de possibilité n'est rien de plus qu'un espace grammatical vide.

La source de ce sentiment d'incertitude (ou de cette possibilité) est en partie le résultat du sens métapragmatique de la locutrice ; son sens des formes alternatives de l'implicite et de l'explicite qui existent dans sa langue et des cartographies métapragmatiques qui donnent et redonnent cohérence à ces formes. Mais ce sentiment, cette pulsion modale, dérive aussi d'un autre ordre de phénomène : la subjectivité. Il est certainement vrai que, bien avant que le sujet (féminin) atteigne une conscience — fût-elle partielle — des effets du langage, celui-ci imprime en elle les règles tacites concernant les genres, qui se transforment en de fortes structures présuppositionnelles qu'elle doit assumer pour devenir un propre sujet-d'(une)-énonciation. La présupposition et l'implication purement grammaticales liées au genre s'avèrent être la condition pour devenir articulée dans le reconnaissable. La désignation des genres a ses conséquences : les genres sont performatifs. En anglais, par exemple, le genre grammatical crée le sens commun adjectival d'au moins trois manières : « It makes sense to her », « It makes sense for her », « It makes sense of her ».

Toutefois, tandis que les agents sociaux (les parents, enseignants, soignants, célébrants de rituels) servent de médiateurs pour imprégner les individus des règles tacites du genre, ceux-ci imprègnent la langue des traumatismes et des sensations corporelles qu'ils associent avec l'intimité qui façonne leur vie. Rappelez-

12. N.d.T. — En français dans le texte.

vous que, du point de vue du sujet, la grammaire linguistique ne peut être inférée qu'au moyen des occurrences pragmatiques et métapragmatiques de l'usage linguistique. Par exemple, le sujet féminin au stade prélinguistique doit inférer d'après l'usage du terme « il » un système de nombre, de personne et de genre. Ce qui signifie que le sens et la valeur grammaticale n'apparaissent que grâce aux pratiques pragmatiques et métapragmatiques d'autres sujets, et dans des contextes de risques sur le plan de la différenciation pour le sujet féminin prélinguistique elle-même.

Une interprétation forte du « sujet du langage » arguerait que les différents ordres de phénomènes linguistiques doivent véhiculer dans la forme du signal, dans la fonction, ou la capacité, la condition d'être le médium communicationnel d'une forme particulière d'être, l'être humain qui devient un sujet parlant. Je ne conçois pas encore clairement comment on peut arriver à démontrer cette empreinte, ni quelles implications on devrait tirer de la difficulté de rendre compte méthodologiquement de ce qui fait sens sur le plan phénoménologique. Mais ne nous inquiétons pas pour le moment de ces nombreux dangers, et réexaminons plutôt la question de la modalité de la perspective que je propose. Comme chacun sait, la modalité marque grammaticalement le degré d'engagement du locuteur dans la proposition qu'il émet. Mais la modalité peut aussi être considérée comme le signal métalinguistique de la dépendance du langage à l'égard d'un sujet qui doit devenir sujet parlant. La forme enfantine « ça se pourrait que non » peut signaler non seulement un aspect logico-sémantique du langage, mais d'abord et avant tout l'expérience d'être entraînée par une forme sémiotique incarnant une condition nécessaire pour « être » socialement et, au même moment, l'expérience d'« être » bien avant cet entraînement. Bref, la pulsion que Lacan a nommée désir, pourrait bien être grammaticalisée dans des formes linguistiques comme l'humeur et les *desiderata*.

Je nomme « grammaire intime de la personne » ces premières et subséquentes perturbations et grammaticalisations des normes sociales du langage. Roman Jakobson a mentionné un phénomène qui y est relié et qu'il a appelé la « langue individuelle » — le code linguistique personnalisé démarqué par quelqu'un qui évite « certain forms or certain words that are accepted by society but that seem unacceptable to him for whatever reason or to which he has an aversion » (Jakobson 1990 : 90). Si la « langue sociale » maintient l'unité de la société, la « langue individuelle » reflète et maintient « the unity, that is, the continuity, of the individual identity » (*ibid.* : 91). La grammaire intime d'une personne inclurait les délicates structures spécifiques d'une grammaire, telles que l'apprentissage de la façon propre et impropre de classer les genres, de s'y référer et de les identifier : elle inclurait les traits phonologiques infimes du registre social qui dessine l'espace social dans l'acte de parole¹³. Mais elle comprendrait aussi les spectres fragmentaires d'innombrables rencontres microdiscursives et corporelles, mi-sujets et traces de la mémoire, espoirs non linguistiques, aspirations, désappointements.

13. Comme le font les registres de politesse, par exemple : voir Keating (1994) et Siddell (1998).

surfaces corporelles et contours qui imprègnent les traits phonologiques, les choix lexicaux, les tours syntaxiques. Inversement, la grammaire elle-même pourrait signaler le provisoire de chaque proposition effective — segment de sens façonné par la métapragmatique.

Ces grammaires intimes sont cruciales pour comprendre le dynamisme de la société, car elles déstabilisent la langue même de la communauté intime normative que les institutions réglementant le langage sont censées stabiliser. Elles ont cette propriété parce que la personne projetée ou, plus précisément, prolonge sa grammaire intime sur chaque scène où elle apparaît. Ces grammaires intimes migrent, inaperçues, avec les individus au moment où ils entrent et transgressent les sphères publiques et intimes, y orientant leurs attentes et leurs demandes, ce qui explique en partie pourquoi personne ne « saisit » vraiment ce qu'ils essaient de dire. « Pourquoi ne comprends-tu pas ce que je te demande ? Est-ce que nous ne parlons pas la même langue ? » Rigoureusement parlant, la réponse est « non ». Mais, une fois de plus, si la réponse est non, ce n'est pas simplement parce que la langue sociale réunit la totalité des langues individuelles divergentes qui la composent. Rigoureusement, la réponse est non parce que le langage n'est pas seulement un phénomène sémiotique.

Faisons appel une dernière fois au cas Aranda pour montrer comment se situe le rôle dynamique de la grammaire intime de la personne dans les interactions sociales et leur contexte institutionnel. Dans *Aranda Phonetics and Grammar*, texte écrit quelque quarante ans après le *Native Tribes* de Spencer et Gillen, T. G. H. Strehlow esquisse les grands traits phonémiques et grammaticaux de l'aranda et, tout au long, brièvement, il dissipe les stéréotypes négatifs très répandus sur les langues aborigènes. Mais, Strehlow est très ennuyé, en vérité, il est un peu scandalisé par une caractéristique de la grammaire aranda : l'absence des distinctions de genre. « The Aranda nouns know no distinctions of gender : masculine, feminine and neuter are all meaningless terms to the Central Australian tribesman. Not even the common animals of the chase are differentiated according to sex » (Strehlow 1944 : 59). Tout ce qui s'appelle relativisme linguistique s'évanouit devant la vérité originelle de la différence des sexes. L'aranda non seulement *manquait* de distinctions de genre dans les locutions nominales, mais l'aranda « *refused to acknowledge in its grammar the primal distinction of the genders* », état d'esprit et de la grammaire dont Strehlow refusait qu'il pût avoir toujours été le même (Strehlow 1944 : 59, je souligne).

Si l'on exclut la question de savoir si la langue aranda marque le genre ou de quelle façon elle le fait, on peut observer ici que les présuppositions grammaticales de l'anglais, avec leurs conséquences, sont à la source de ce que Strehlow considère comme une condition fondamentale de la parole humaine bien articulée. Le sens métalinguistique que possède Strehlow de la nécessité du genre en anglais, se transforme en une exigence morale qui définit quelles « distinctions fondamentales » les humains doivent reconnaître pour être de véritables humains. Les structures grammaticales différentielles de la langue sont ici reconsidérées comme des indices du refus psychotique de *ceux-là* à reconnaître la réalité naturelle de la différence des sexes. Les Aranda, pourtant, pouvaient considérer que la classifi-

cation totémique constituait une division sociale plus pertinente que la différence sexuelle (l'aigle ou le faucon), ou du moins, parallèle à la différence sexuelle (voir Diagramme 2). L'inconfort que Strehlow exprime à propos du sort que les Aranda réservent au genre n'est rien si on le compare à l'inconfort que Spencer et Gillen expriment en cherchant à comprendre la signification sociale du champ d'action qu'ils concevaient comme étant évidemment du sexe (rituel).

La grammaire intime de la personne ne se ramène pas simplement au code lui-même, mais à la fois au code et aux désirs qu'il perturbe et qui le perturbent en retour. La colère et l'anxiété de Strehlow n'étaient pas seulement une manifestation de l'inconscient whorfien, la mésappréhension systématique de sa propre langue projetée sur la grammaire aranda. La grammaire intime de Strehlow le ramenait à l'expérience qui l'avait fait sujet du langage, avec les risques que ce devenir avait encourus et encourait encore. Si la langue individuelle maintient l'identité individuelle, elle la maintient en tant que scène où jaillit le désir. Après tout, ce qui perturbe la langue sociale et la transforme en langue individuelle, ce n'est pas le langage par lui-même, mais du moins en partie, dans l'intériorité pré- et non linguistique, les attaches affectives et corporelles, les besoins, les imaginaires et les surfaces que le langage marque-et-dont-il-est-marqué, et contrarie-et-dont-il-est-contrarié. Ces affects et imaginaires sont certainement réglés par le code individuel, mais à strictement parler, ils ne sont pas assimilables à ce code. Ici, la psychanalyse et les approches dominantes de l'anthropologie du langage, du genre et de la sexualité diffèrent. Le désir dont parle la psychanalyse se distingue. Il n'est pas un codage spécifique des émotions, sentiments, catégories émotionnelles, discours émotifs ou discours sur les émotions¹⁴. Il ne se réduit pas à « l'encodage linguistique » qui « constitue un phénomène distinct et descriptible », au « discours sur les émotions », ou au « discours émotif » (fonction phatique), bien que tout cela livre la trace de son mouvement. L'émotion pourrait s'avérer une traduction utile du désir, mais seulement si l'émotion est comprise dans son sens étymologique¹⁵ en tant qu'incitation, mouvement défini par un déplacement non pas vers quelque chose de spécifique, mais vers l'extérieur, en s'éloignant de tout positionnement ; par exemple, toute proposition telle que « Je suis une femme », « Ceci n'est pas du sexe », « Faire ceci fait tenir les décorations sur la tête ».

Conclusion

Cet essai a cherché à suggérer comment une compréhension d'inspiration lacanienne de l'émergence du sujet dans le langage pouvait être reconceptualisée dans une compréhension métasémiotique du langage ; comment les conceptualisations métasémiotiques des ordres de phénomènes se rapportant au langage pouvaient s'en trouver modifiées ; et, en dernier lieu, comment notre compréhension du langage, du genre et du pouvoir pouvait être approfondie et élargie au cours de

14. Voir dans Abu-Lughod et Lutz (1990) une manière caractéristique de l'aborder.

15. N.d.T. — En français aussi, « émotion » est dérivé de « émouvoir », lui-même tiré de *ex-movere*, latin populaire (Robert, *Dictionnaire historique de la langue française*, 1992).

ce processus. Cela, je crois, on peut prudemment y prétendre. Plutôt que de concevoir la grammaire normative et le genre social s'articulant nettement l'un à l'autre dans divers contextes, et ces deux phénomènes sémiotiques s'articulant nettement au phénomène de la subjectivité, on doit comprendre que chaque ordre est en voie continuelle de se rattacher aux autres et aux substances corporelles, aux économies psychiques, aux espaces sociaux et aux actions qui fabriquent leurs contextes et référents à la fois présumés et encourus. Les discours et les fonctions pragmatiques et métapragmatiques fournissent au langage des moyens subtils et vigoureux pour assurer le « rattachement » des textes dénotatifs aux corps, aux contextes, aux institutions et aux psychismes. Et les corps, les contextes et les espaces concrets fournissent surfaces, densités, plasticités, masses, vides et duretés avec lesquels le langage est en lutte.

Mais toute une diversité d'agences et d'agents sociaux est nécessaire pour ordonner et discipliner l'usage de ces formes linguistiques et non linguistiques, afin de freiner ou de précipiter le jeu inhérent de l'innovation linguistique et les modifications sociales qui en résultent. Ces agents et agences comprennent nos alliés les plus intimes, ces professeurs, amis, êtres aimés, qui nous poussent à parler *comme il convient* en tant que « il » ou « elle », gay ou hétéro, ainsi que nos plus lointains contemporains, les personnages officiels du monde de l'enseignement ou de l'État qui légifèrent sur le discours incitatif ou pornographique dans la sphère publique, sur le campus, en ville, sur Internet et dans les envois postaux (voir MacKinnon 1993).

Au cours de ces circonstances ordinaires et extraordinaires, dans ces espaces intimes et intimidants, les enfants et les adultes apprennent non seulement le contenu particulier de la domination/incitation linguistique, mais aussi sa forme spécifique (« on ne parle pas comme ça » ou « voici comment tu dois le dire ») ainsi que la diversité des conséquences encourues à parler autrement. Ils étendent alors cette forme de domination linguistique et ces risques aux diverses institutions sociales du travail, de l'intimité, de l'identité du genre et du sexe. Mais dans la mesure où le langage possède les moyens de s'arrimer solidement aux contextes, il fournit aussi aux agents sociaux le lieu et les moyens de désaccoupler les attaches indexicales du genre. Parce qu'une forme indexicale fondamentalement sans signification épouse de l'intérieur le sens du genre; chaque lieu où un sujet parlant lie le genre à un contexte social devient aussi le lieu où un autre sujet parlant peut contester ce lien. D'innombrables études du langage et du genre ont déjà illustré la diversité des formes sémiotiques, des contenus et des médiations de ces combats.

Devenir un sujet du langage muni d'un genre entraîne alors un contexte pour le sujet du langage et les conditions dans lesquelles ce sujet va *souffrir*. Ce sujet souffrira pour des raisons purement linguistiques. Les caractéristiques et fonctions sémantiques, pragmatiques et métapragmatiques de même que les agents sociaux qui en orchestrent la médiation ordonnent les conditions présumées de la manière *appropriée* d'être un sujet dans un genre. Mais ces ordonnances de genre et de sexualité normatives sont toujours sujettes à modification, question, interrogation et accusation, en se basant sur ces mêmes caractéristiques,

fonctions, institutions et agents. Le langage peut dénoter et fixer le genre, mais il fournit aussi les moyens toujours présents de son insécurité et de son indétermination. Mais ce sujet du langage souffrira aussi par le langage. Condamnée à être *actuelle* seulement par le langage, le sujet [féminin] sera forcé de s'énoncer elle-même en tant que sujet d'une humanité pleine et entière en se servant d'un médium communicationnel nécessairement partiel et particularisant. Le sujet sera forcé d'entrer dans la langue sociale avec une grammaire intime qui irrite et est irritée par cette langue. Ainsi, parler comme il est approprié de le faire pour une femme, c'est peut-être devenir une femme appropriée. Mais si c'est ainsi, être femme est strictement impossible. Mais ce ne l'est ni plus ni moins que pour l'homme, qui avec toute l'évidence indexicale de sa Chose, souffre du fait et de la sûreté de son lien pragmatique.

Texte inédit en anglais traduit par Michelle Mauffette

Références

- ABU-LUGHOD L. et C. LUTZ. 1990. « Introduction : Emotion, Discourse, and the Politics of Everyday Life », in C. A. Lutz et L. Abu-Lughod (dir.), *Language and the Politics of Emotion*. Cambridge, Cambridge University Press.
- AUSTIN J. L., 1962. *How to Do Things with Words*. Oxford, Oxford University Press.
- BAKHTIN M.M., 1986. « The Problem of Speech Genres » : 60-102, in C. Emerson et M. Holquist (dir.), *Speech Genres and Other Late Essays*. Austin, University of Texas Press.
- BERLANT L., 1988. « Female Complaint », *Social Text*, automne : 237-259.
- BESNIER N., 1998. « Polynesian Gender Liminality through Time and Space » : 285-328, in G. Herdt (dir.), *Third Sex, Third Gender, Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*. New York, Zone Books.
- BOURDIEU P., 1977. *Outline of a Theory of Practice*. Cambridge, Cambridge University Press.
- BUTLER J., 1990. *Gender Trouble, Feminism and the Subversion of Identity*. New York, Routledge.
- CALHOUN C., 1995. *Critical Social Theory, Culture, History and the Challenge of Difference*. Oxford, Blackwell.
- CAMERON D., 1985. *Feminism and Linguistic Theory*. Basingstoke, Macmillan.
- DERRIDA J., 1982. « Signature Event Context » : 307-330, in *The Margins of Philosophy*. Chicago, University of Chicago.
- ECHOLS A., 1983. « Cultural Feminism : Feminist Capitalism and the Anti-Pornography Movement », *Social Text*, 7 : 34-53.
- ECKERT P., 1993. « Cooperative Competition in Adolescent « Girl Talk » » : 361, in D. Tannen (dir.), *Gender and Conversational Interaction*. Oxford, Oxford University Press.
- FRASER N., 1993. « Rethinking the Public Sphere : A Contribution to the Critique of Actually Existing Democracy » : 109-142, in C. Calhoun (dir.), *Habermas and the Public Sphere*. Cambridge, MIT Press.

- FREED A. et A. GREENWOOD, 1996, « Women, Men and Type of Talk : What Makes the Difference ? », *Language in Society*, 25, 1 : 1-26.
- GAL S., 1998, « Multiplicity and Contestation among Linguistic Ideologies » : 229-331, in B. Schieffelin, K. A. Woolard et P. Kroskrity (dir.), *Language Ideologies. Practice and Theory*. New York, Oxford University Press.
- GRAY J., 1992, *Men Are from Mars, Women Are from Venus : A Practical Guide for Improving Communication and Getting What You Want in Your Relationships*. New York, Harper Collins.
- HABERMAS J., 1993, *The Structural Transformation of the Public Sphere. An Inquiry into a Category of Bourgeois Society*. Cambridge, MIT Press.
- HALL K. et M. BUCHOLTZ (dir.), 1995, *Gender Articulated, Language the Socially Constructed Self*. New York et Londres, Routledge.
- HANKS W. F., 1993, « Metalanguage and Pragmatics of Deixis », 127-157, in J. Lucy, *Reflexive language. Reported Speech and Matapragmatics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- HANSON M., 1993, « Foreward » : ix-xli, in O. Negt et A. Kluge (dir.), *Public Sphere and Experience, Toward an Analysis of the Bourgeois and Proletarian Public Sphere*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
- HARVEY K. et C. SHALOM (dir.), 1997, *Language and Desire. Encoding Sex, Romance and Intimacy*. Londres et New York, Routledge.
- HERDT G. (dir.), 1994, *Third Sex, Third Gender. Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*. New York, Zone Books.
- JAKOBSON R., 1990, « Langue and Parole : Code and Message » : 80-109, in L. Waugh et M. Monville-Burston (dir.), *On Language, Roman Jakobson*. Cambridge, Harvard University Press.
- KEATING E., 1994, « Language, Gender, Rank, and Social Space. Honorifics in Pohnpei, Micronesia » : 367-377, in M. Bucholtz (dir.), *Cultural Performances. Proceedings of the Third Berkeley Women and Language Conference*. Berkeley, Berkeley Woman and Language Press.
- KULICK D., 1998, *Travesti*. Chicago, University of Chicago Press.
- LACAN J., 1977, « The Agency of the Letter in the Unconscious or Reason since Freud » : 146-178, in *Ecrits, A Selection*. New York, Norton.
- LEAP W. (dir.), 1995, *Beyond the Lavender Lexicon. Authenticity, Imagination, and Appropriation in Lesbian and Gay Languages*. Buffalo, Gordon and Breach.
- LEE B., 1997, *Talking Heads, Language, Metalanguage and the Semiotics of Subjectivity*. Durham et Londres, Duke University Press.
- LEVINSON S., 1983, *Pragmatics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- LIVIA A. et K. HALL (dir.), 1997, *Queerly Phrased, Language, Gender and Sexuality*. Oxford, Oxford University Press.
- LUCY J. (dir.), 1993, *Reflexive Language : Reported Speech and Matapragmatics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- LYONS J., 1977, *Semantics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- MACKINNON C., 1993, *Only Words*. Cambridge, Harvard University Press.

- MACCONNELL-GINET S., 1988. « Language and Gender » : 75-99, in F. J. Newmeyer (dir.), *Linguistics : The Cambridge Survey, IV Language. The Socio-Cultural Context*. Cambridge, Cambridge University Press.
- OCHS E., 1988. *Culture and Language Development. Language Acquisition and Language Socialization in a Samoan Village*. Cambridge, Cambridge University Press.
- , 1992. « Indexing Gender » : 336-358, in A. Duranti et C. Goodwin (dir.), *Rethinking Context. Language as an Interactive Phenomenon*. Cambridge, Cambridge University Press.
- , 1996. « Linguistic Resources for Socializing Humanity » : 407-437, in J. J. Gumperz et S. C. Levinson (dir.), *Rethinking Linguistic Relativity*. Cambridge, Cambridge University Press.
- OGAWA N. et J. S. SMITH, 1997. « The Gendering of the Gay Male Sex Classing Japan. A Case Study Based on *Rasen No Sobyō* » : 402-415, in A. Livia et K. Hall (dir.), *Queerly Phrased, Language, Gender and Sexuality*. Oxford, Oxford University Press.
- PARMENTIER R., 1993. « The Political Function of Reported Speech. A Belauan Example » : 261-286, in J. Lucy (dir.), *Reflexive Language : Reported Speech and Matapragmatics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- PHILIPS S., S. STEELE et C. TANZ (dir.), 1987. *Language, Gender and Sex in Comparative Perspective*. Cambridge, Cambridge University Press.
- POVINELLI E. A., (manuscrit), « *The Vulva Thieves* » : *Sexuality and Nationalism in the Central Desert of Australia*.
- ROSCOE W., 1994. « How to Become a Berdache. Toward a Unified Analysis of Gender Diversity » : 329-372, in G. Herdt (dir.), *Third Sex, Third Gender. Beyond Sexual Dimorphism in Culture and History*. New York, Zone Books.
- SAPIR E., 1985. « The Unconscious Patterning of Behavior in Society » : 544-559, in D. Mandelbaum (dir.), *Edward Sapir, Selected Writings in Language Culture and Personality*. Berkeley et Los Angeles, University of California Press.
- SCHIEFFELIN B. et E. OCHS, 1986. « Language Socialization », *Annual Review of Anthropology*, 15 : 163-246.
- SIDDELL J., 1998. « Organizing Social and Spatial Location. Elicitations in Indo-Guyanese Village Talk », *Journal of Linguistic Anthropology*, 7, 2 : 143-165.
- SILVERSTEIN M., 1985. « Language and the Culture of Gender. At the Intersection of Structure, Usage and Ideology » : 219-259, in E. Mertz et R. Parmentier (dir.), *Semiotic Mediation. Sociocultural and Psychological Perspectives*. New York, Academic Press.
- , 1993. « Metapragmatic Discourse and Metapragmatic Function » : 33-58, in J. Lucy, *Reflexive Language : Reported Speech and Matapragmatics*. Cambridge, Cambridge University Press.
- SPENCER B., 1927. *The Arunta*. Vol. 1 et 2. Londres, MacMillan.
- SPENCER B. et F. GILLEN, 1899. *The Native Tribes of Central Australia*. New York, MacMillan.
- , 1912. *Across Australia*. Londres, MacMillan.
- STREHLOW T. G. H., 1944. *Aranda Phonetics and Grammar*. Oceania Monographs, n° 7. Sydney, The Australian National Research Council.

- , 1947, *Aranda Traditions*. Melbourne, Melbourne University Press.
- STOCKING G., 1995, *After Tylor, British Social Anthropology 1888-1951*. Madison, The University of Wisconsin Press.
- TAN M. L., 1995, « From *Bakla* to Gay, Shifting Gender Identities and Sexual Behaviors in the Philippines » : 85-96, in R. G. Parker et J. H. Gagnon (dir.), *Conceiving Sexuality, Approaches to Sex Research in a Postmodern World*. New York, Routledge.
- TROEMEL-PLOETZ S., 1991, « Selling the Apolitical », *Discourse and Society*, 2, 4 : 489-492.
- VOGLER C., 1998, « Sex and Talk », *Critical Inquiry*, 24, 2 : 328-365.
- WHITEHEAD H., 1993, « The Bow and the Burden Strap. A New Look at Institutionalized Homosexuality in Native North America » : 498-527, in H. Abelove, M. A. Barale et D. Halperin (dir.), *The Lesbian and Gay Studies Reader*. New York, Routledge.
- WHITNEY C. R., 1998, « La Ministre ? Over the Immortals' Dead Bodies », *The New York Times*, A-4, mercredi, 1^{er} juillet.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Grammaires intimes. Langage, subjectivité et genre : discussion anthropologique et psychanalytique

Cet essai examine comment la métapragmatique et la psychanalyse comprennent le langage, le genre et le désir. Il met en évidence le défi que suscitent pour l'une et l'autre discipline leurs différentes approches de la langue, du genre et du désir. Il soutient qu'une solide théorie de la langue et du genre nécessite que nous voyions la subjectivité comme un ordre de phénomène distinct, si on pouvait l'en extraire, des ordres sémantiques et pragmatiques du phénomène du langage. Et il soutient que lorsqu'on observe la structure et l'usage du langage du point de vue du sujet, on perçoit qu'ils possèdent leur propre forme de signaux, fonction et capacité d'être le médium de communication d'une forme particulière d'être, l'être humain qui doit devenir sujet parlant.

Cet article propose deux modestes suggestions pour commencer à comprendre les interrelations entre langage et subjectivité. Il commence avec un survol très bref des approches de l'anthropologie contemporaine du langage pour l'étude du genre et de la sexualité. Il décrit ensuite la grammaire intime des sujets parlants en conjuguant les travaux récents de la métapragmatique et du genre avec une discussion d'inspiration psychanalytique sur la subjectivité et le désir.

Mots clés : Povinelli, langage, genre, métapragmatique, psychanalyse, subjectivité

Intimate Grammars : Anthropological and Psychoanalytical Accounts of Language, Subjectivity, and Gender

This essay discusses metapragmatic and psychoanalytic understandings of language, gender and desire. It discusses the challenge each disciplinary approach to language, gender and desire poses to the other. It argues that a robust theory of language and gender necessitates we view subjectivity as an order of phenomenon distinct, if only extractible, from semantic and pragmatic orders of linguistic phenomena. And it argues that when language structure and usage is viewed from the point-of-view of the subject, they are seen to carry in their signal form, function, and capacity the condition of being the communicative medium of a particular form of beings, a *human* being who must become speaking subject. The essay suggests two modest proposals as a way of beginning to understand the interrelationship between language and subjectivity. It begins with a very brief overview of contemporary linguistic anthropological approaches to gender and sexuality. It then describes the *intimate grammar* of speaking-subjects by articulating recent work in metapragmatics and gender with a psychoanalytically inspired account subjectivity and desire.

Key words : Povinelli, language, gender, metapragmatics, psychoanalysis, subjectivity

Elizabeth A. Povinelli
Department of Anthropology
University of Chicago
1126 E 59th St.
Chicago, IL 60637
États-Unis
epovinel@midway.uchicago.edu